

De plus en plus de femmes sans enfant

Lucile BODSON



De plus en plus de femmes sans enfant

L'infécondité définitive, c'est-à-dire le fait d'être sans enfant passé 45 ans pour une femme, est un phénomène en augmentation dans de nombreux pays européens, dont le Luxembourg. A l'heure actuelle, près d'une femme luxembourgeoise sur cinq sort de la vie féconde sans avoir mis d'enfant au monde. Cette proportion fait partie des tendances hautes observées en Europe.

L'objectif de ce papier est, d'une part, de présenter ce phénomène pour le Luxembourg et, d'autre part, de mieux connaître ces femmes luxembourgeoises qui n'ont pas d'enfant, en termes de vie familiale, vie conjugale et vie professionnelle.

INTRODUCTION

Au Luxembourg comme dans d'autres pays européens, le recul de la fécondité a souvent été associé à la baisse de la probabilité d'avoir un troisième enfant¹. Cependant, si au Luxembourg la fécondité est faible, c'est également en raison de la forte proportion de femmes infécondes. A l'heure actuelle, près d'une femme sur cinq atteint le terme de sa vie féconde sans avoir mis d'enfant au monde. Le Luxembourg est un des pays européens ayant le taux d'infécondité définitive le plus élevé.

L'objet de ce document est, (1) de présenter la situation luxembourgeoise en matière d'infécondité des femmes : niveau du phénomène, évolution historique, rôle de l'immigration et comparaison européenne et, (2) de mieux connaître ces femmes qui n'ont pas d'enfant, en termes de vie familiale, vie conjugale et vie professionnelle. Ont-elles suivi un parcours différent de celui des mères ?

¹ Langers J. (2004) « Fécondité et natalité – La projection des flux migratoires au Luxembourg : un casse-tête pour les démographes », *Bulletin du STATEC*, 2004/7, Luxembourg : STATEC ; Breton D., Prioux F. (2005) « Deux ou trois enfants ? Influence de la politique familiale et de quelques facteurs sociodémographiques », *Population*, 2005/4, Paris : INED.

I. UNE LUXEMBOURGEOISE SUR CINQ N'AURA PAS D'ENFANT

On parle d'infécondité définitive lorsqu'une femme atteint le terme de sa vie féconde sans avoir mis d'enfant au monde. Les données les plus récentes dont nous disposons concernent les femmes des générations 1952 à 1956, c'est-à-dire des femmes qui avaient entre 45 et 49 ans en 2001² ; dans ce groupe de femmes, 18% n'ont pas eu d'enfants (cf. Encadré 1).

1. L'infécondité définitive : un phénomène en augmentation

L'infécondité définitive peut être subie ou choisie. Selon des travaux réalisés en France, l'infécondité définitive serait plus souvent le résultat d'aléas de la vie, c'est-à-dire le résultat d'une succession de circonstances, économiques ou sentimentales, qui sont perçues comme incompatibles avec l'arrivée d'un enfant. En revanche, les difficultés biologiques liées à la procréation ou la véritable absence de désir d'enfant, qui serait stable tout au long de la vie adulte, ne représenteraient qu'une faible partie de l'infécondité définitive (cf. Encadré 2).

L'infécondité définitive a toujours existé. Dans les générations nées dans les années 1920, soit les

générations les plus anciennes pour lesquelles nous disposons de données, le taux d'infécondité définitive était aussi élevé que dans les générations qui sortent aujourd'hui de la vie féconde³ (cf. Graphique 1). Mais, entre ces deux périodes, l'infécondité définitive a reculé. Elle a atteint son niveau le plus bas dans les générations 1932-36 : seulement 14% des femmes nées dans les années 1932 à 1936 n'ont pas eu d'enfant. Mais depuis, l'infécondité augmente. Dans les générations les plus jeunes sorties de la vie féconde au moment du recensement de 2001, c'est-à-dire les femmes nées entre 1952 et 1956, le taux d'infécondité définitive atteint 18,3% (cf. Tableau 1).

Pour disposer de données plus récentes, les taux d'infécondité définitive des femmes luxembourgeoises ont été projetés jusqu'en 2008 en utilisant les données de l'état civil⁴. Les résultats montrent que l'infécondité des femmes luxembourgeoises⁵ a continué à progresser dans les générations suivantes, atteignant 21,5% dans les générations nées entre 1957 et 1961. Ce taux atteindrait à son maximum puisque, dans les générations 1962-1966, il présente un léger fléchissement (20,5%).

Encadré 1. L'infécondité définitive : définition et mesure

Les spécialistes de la fécondité considèrent qu'une femme nullipare, c'est-à-dire une femme qui n'a jamais mis d'enfant au monde, est définitivement inféconde à partir de 45 ans. Parce que, passé cet âge, la maternité est tout à fait exceptionnelle. Les données présentées dans cet article proviennent de trois sources : le recensement de la population de 2001 du STATEC (RP2001), l'état civil et l'enquête PSELL du CEPS/INSTEAD (PSELL-3/2006).

- Dans la première partie de ce document, les données utilisées sont tirées du recensement de 2001 dans lequel on dispose, pour chaque femme âgée de 15 ans minimum, du nombre d'enfants qu'elle a déjà mis au monde⁶.
- Dans la seconde partie, nous avons utilisé les données de l'enquête PSELL-3/2006 qui contiennent à la fois l'histoire féconde et l'histoire conjugale des femmes. Les informations portant sur l'enfance ont été extraites d'un volet spécial de la vague 2005 du panel. Le PSELL sous-estime légèrement l'infécondité dans la mesure où il ne distingue pas les enfants adoptés des enfants biologiques. La proportion de femmes « infécondes » y est donc inférieure de quelques points de pourcentage par rapport aux données tirées du recensement. Par conséquent, dans la seconde partie, nous emploierons plutôt les termes de « femmes sans descendance » ou tout simplement, de « femmes sans enfant ».

² Le recensement de la population de 2001 constitue la source de données la plus récente pour mesurer le niveau de l'infécondité.

³ C'est-à-dire dans les générations 1952 à 1956, qui sont les générations les plus jeunes arrivées au terme de leur vie féconde au moment du recensement de la population de 2001. Elles étaient âgées de 45 à 49 ans cette année-là.

⁴ Projections réalisées dans l'hypothèse d'une absence de mortalité et de migration entre 2001 et 2008.

⁵ L'importance des migrations rend cet exercice périlleux avec les femmes étrangères.

⁶ L'intitulé exact de la question est : « Est-ce que vous avez eu des enfants nés vivants ? » et si oui, « combien ? »

Encadré 2. L'absence de descendance est-elle subie ou choisie ?

L'absence de descendance est rarement le résultat d'un choix délibéré. L'infécondité volontaire serait très faible ; en Italie, un tiers des femmes présente leur infécondité comme un choix délibéré⁷; en France, ce sont moins de 1% des couples qui restent volontairement sans enfant⁸.

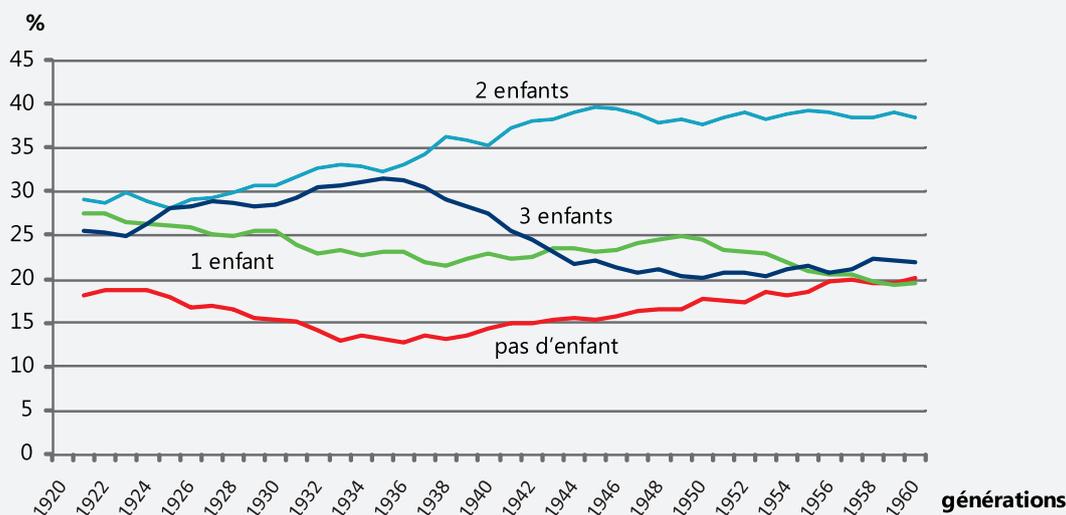
L'absence d'enfant est donc plus souvent subie ; elle est le résultat d'une absence de choix liée aux circonstances de la vie telles que l'absence de vie conjugale, l'instabilité économique, la stérilité ou les difficultés liées à l'adoption.

La première cause à laquelle on pense généralement est la stérilité ou les difficultés biologiques liées à la procréation. L'amélioration des traitements contre la stérilité a très certainement réduit la part de ces couples qui veulent un enfant mais qui éprouvent des difficultés à en avoir⁹.

Le contexte familial, social et professionnel peut également constituer un frein à l'arrivée d'un enfant. Par exemple, le fait d'avoir ou non vécu en couple et l'adéquation temporelle entre les périodes de désir d'enfant et celles au cours desquelles les conditions sont favorables à sa réalisation, tant au niveau conjugal que professionnel sont déterminants dans les comportements reproductifs. Un couple peut souhaiter retarder la venue d'un enfant parce qu'il se juge trop fragile ou économiquement instable. Comme la fertilité des couples diminue avec l'âge, ce retardement augmente les difficultés de la procréation^{7 et 8}.

L'adoption est une autre façon, non médicale, de fonder une famille. A l'heure actuelle, on ne dispose pas d'une mesure précise de la proportion de familles ayant des enfants adoptés. Des estimations permettent néanmoins d'affirmer que l'adoption joue un rôle marginal : le phénomène est en recul et concernerait moins de 5% des femmes des générations 1952 à 1956¹⁰.

GRAPHIQUE 1. Répartition des femmes des générations 1920 et 1961 selon le nombre d'enfants mis au monde



Source : RP2001

⁷ Mencarini L., Tanturri M.L. (2006) « Familles nombreuses et couples sans enfant : les déterminants individuels des comportements reproductifs en Italie », Population, 2006/4, Paris : INED.

⁸ Desplanques G. (2003) « Le désir d'enfant et l'infécondité » dans « Désir d'enfants », Informations sociales n° 107, Paris : CNAF.

⁹ Aujourd'hui, en France, 5% des naissances sont issues d'un traitement contre la stérilité : stimulation, fécondation in vitro, etc. Le recul de l'âge à la maternité a des conséquences indubitables sur la proportion de couples rencontrant des difficultés.

¹⁰ Estimation tirée d'une analyse comparative des données du recensement de 2001 avec celles du PSELL-3/2006.

TABLEAU 1. Taux d'infécondité définitive des femmes selon la génération et la nationalité

Génération âge en 2001	Population totale	Luxembourgeoises	Etrangères
1962-1966 35-39 ans	-	25,6% (20,5%)*	-
1957-1961 40-44 ans	19,9%	21,9% (21,5%)*	16,8%
1952-1956 45-49 ans	18,3%	20,0%	15,2%
1947-1951 50-54 ans	17,0%	18,4%	14,6%
1942-1946 55-59 ans	15,7%	16,3%	14,3%
1937-1941 60-64 ans	14,4%	14,6%	13,8%
1932-1936 65-69 ans	14,2%	14,7%	12,3%
1927-1931 70-74 ans	17,1%	16,9%	17,9%

Source : RP2001 et état civil pour les générations 1957 à 1966.

Lecture : 18,3% des femmes des générations 1952 à 1956 n'ont pas eu d'enfant.

En italique : ces données sont incomplètes parce qu'au moment du recensement de 2001, ces femmes n'avaient pas atteint le terme de leur vie féconde.

* Les taux d'infécondité définitive ont été estimés à partir des données de l'état civil.

2. Plus de Luxembourgeoises que d'étrangères

L'infécondité est plus forte parmi les Luxembourgeoises que parmi les étrangères : dans les générations 1952-1956, 20,0% des femmes luxembourgeoises sont restées infécondes contre 15,2% des femmes étrangères.

Cependant, le phénomène est très variable au sein de la population étrangère : les Portugaises et les Yougoslaves présentent des taux d'infécondité définitive très faibles, inférieurs à 6% (cf. *Tableau 2*) ; les Italiennes constituent un groupe intermédiaire, avec un taux d'infécondité avoisinant 15%. Pour les autres groupes de femmes d'une nationalité de l'Europe des quinze, le taux d'infécondité définitive est proche du taux des Luxembourgeoises ; il se situe entre 19% et 23%. Les Allemandes résidant au Luxembourg se placent seules en tête avec 30% de femmes infécondes.

Le type de migration auquel sont associées ces nationalités permet de comprendre, au moins en partie, ces différences de comportements chez les femmes étrangères. Les femmes appartenant au groupe à faible infécondité sont issues d'une immigration plutôt familiale, tandis que les femmes appartenant aux groupes plus inféconds appartiennent à une immigration de travailleurs qualifiés.

Le type d'immigration associé à chaque nationalité explique également les différences dans les niveaux d'infécondité des femmes immigrées résidant au Luxembourg et celles restées au pays : les immigrées ont un taux d'infécondité supérieur à celui des femmes restées au pays pour toutes les nationalités qui représentent une immigration très qualifiée (cf. *Tableaux 2 et 3*). A l'inverse, les Portugaises et les Yougoslaves vivant au Luxembourg sont moins souvent restées infécondes que leurs compatriotes qui n'ont pas immigré, ceci parce qu'elles sont bien souvent arrivées au Luxembourg au titre du regroupement familial, parfois accompagnées d'enfants en bas-âge.

TABLEAU 2. Taux d'infécondité définitive des femmes résidentes des générations 1952 à 1956 selon leur nationalité

Allemagne	29,7%
Grande-Bretagne	23,4%
Danemark	21,8%
Pays-Bas	20,4%
Luxembourg	20,0%
Espagne	19,7%
France	19,4%
Belgique	18,8%
Italie	14,9%
Portugal	5,8%
Yougoslavie	3,2%

Source : RP2001

Champ : femmes âgées de 45 à 49 ans en 2001.

Lecture : 29,7% des Allemandes résidentes nées entre 1952 et 1956 n'ont pas eu d'enfant.

TABLEAU 3. Taux d'infécondité définitive des femmes dans une sélection de pays européens

	Génération 1950	Génération 1955	Génération 1960	Génération 1965
Allemagne				-
<i>Allemagne de l'Ouest</i>	14,8	20,3	-	-
<i>Allemagne de l'Est</i>	7,1	7,6	7,8	-
Autriche	12,6	15,0	16,6	21,1
Belgique	13,4	15,2	-	-
Danemark	11,1	12,5	10,1	12,7
Finlande	-	-	-	19,9
France	8,3	8,3	10,2	-
Irlande	12,2	13,2	15,6	18,4
Norvège	10,0	13,5	-	12,1
Pays-Bas	14,6	16,9	17,6	18,3
Angleterre-Galles	13,9	15,8	18,9	20,5
Suède	13,9	12,8	13,1	12,9
Espagne	-	9,0	10,1	13,1
Grèce	9,6	8,3	10,5	16,3
Italie	13,0	12,7	15,3	-
Portugal	11,0	9,7	-	4,0
Bosnie-herzégovine	10,2	18,0	16,1	-
Croatie**	6,0	7,3	4,7	11,4
Macédoine**	5,6	10,0	5,8	6,1
Slovénie**	4,4	1,3	4,1	9,0
Serbie-Monténégro**	0,2	5,7	2,8	5,8

Source : Sardon, 2006

** les données conduisent à des mesures de l'infécondité qui peuvent sous-estimer fortement la réalité (Sardon, 2006)

3. L'infécondité définitive augmente également dans les autres pays européens

L'infécondité définitive n'est pas une spécificité luxembourgeoise. Cependant, avec l'Allemagne, le Luxembourg fait partie des pays d'Europe ayant les premiers atteint des niveaux d'infécondité avoisinant 20% dans les générations de femmes nées dans les années 1950. Depuis, un certain nombre de pays d'Europe occidentale et centrale tendent vers ces niveaux. A ce sujet, Jean-Paul Sardon, directeur de l'Observatoire Démographique Européen, utilise¹¹ un ton alarmant : « *dans les générations nées à la fin des années 1960, plus d'une femme sur cinq ne mettra jamais d'enfant au monde en Autriche, Finlande et Angleterre. Il se pourrait que l'Irlande, les Pays-Bas, l'Allemagne (à l'Ouest) s'ajoutent à la liste des pays ayant un taux d'infécondité supérieur à 20%. A l'Est, la même situation se produit mais avec un léger retard. Cependant, la vitesse de propagation laisse craindre que les niveaux actuels déjà élevés puissent être dépassés* ».

A l'opposé, l'infécondité définitive tendrait à se maintenir à des niveaux inférieurs à 10% au Portugal, dans la région des Balkans, en France, au Danemark, en Espagne et en Grèce.

4. L'infécondité définitive n'est pas sans conséquence sur le niveau global de la fécondité

Imaginons un instant que le Luxembourg présente des taux d'infécondité définitive s'approchant davantage des taux les plus bas observés en Europe. Par exemple, imaginons que le taux d'infécondité définitive des femmes des générations 1952 à 1956 soit de 10% au lieu de 18%. Quel serait le « gain » en matière de fécondité ?

Commençons par les Luxembourgeoises. La descendance finale des femmes luxembourgeoises nées entre 1952 et 1956 est de 1,60 enfant par femme. Si, dans ces générations, le taux d'infécondité définitive était de 10%, la descendance finale aurait atteint 1,71 ou 1,81 enfant par femme en fonction du scénario retenu : 1,71 enfant par femme si les femmes adoptent le comportement le plus proche de l'infécondité, c'est-à-dire qu'elles ne donnent naissance qu'à un seul enfant au lieu de zéro, et 1,81 si elles adoptent le comportement moyen des femmes fécondes de ces générations (c'est-à-dire 2,07 enfants par femme).

La proportion de femmes infécondes dans la population étrangère étant plus faible, le gain serait moins important : la descendance finale passerait de 1,86 enfant par femme à, respectivement, 1,91 ou 1,97 selon le scénario.

Au final, la descendance finale pour l'ensemble des femmes, Luxembourgeoises et étrangères, atteindrait, respectivement, 1,78 ou 1,87 enfant par femme en fonction du scénario retenu, au lieu de 1,69, niveau réellement atteint dans ces générations.

¹¹ Sardon J.-P. (2006) « La conjoncture démographique : l'Europe et les autres pays développés », *Population*, 2006/3, Paris : INED.

II. UN PARCOURS DIFFÉRENT

Les femmes sans enfant forment un groupe très hétérogène : il y a les femmes qui n'ont pas eu l'occasion de fonder une famille, celles qui n'ont pas pu avoir d'enfant et celles qui n'en ont pas souhaité. L'intérêt de ce chapitre est de mieux connaître ces femmes et de comparer leurs parcours familial, conjugal et professionnel, avec ceux de celles qui sont devenues mères.

Ce chapitre s'appuie sur les données du PSELL-3/2006 et analyse les caractéristiques des femmes des générations 1942 à 1964 (cf. *Encadré 1*). Pour des questions d'ordre méthodologique, le terme de la vie féconde est fixé à 42 ans au lieu de 45 ans, c'est-à-dire l'âge limite généralement utilisé dans les travaux scientifiques.

1. Une scolarité plus longue et un niveau d'éducation plus élevé

Dans la littérature scientifique, une scolarité longue est souvent associée à un risque d'infécondité élevé étant donné que le recul de l'âge à la sortie des études entraîne, de façon mécanique, un recul de l'âge à la maternité. A cela s'ajoute le fait que « *plus l'investissement scolaire est important, plus les aspirations professionnelles le seront aussi et donc, plus le coût d'opportunité des enfants augmente et plus la première maternité est retardée* »¹². Par conséquent, le risque pour ces femmes est d'être plus souvent confrontées à des problèmes de stérilité à l'âge où elles souhaiteraient avoir un enfant.

A l'inverse, l'arrivée d'un enfant peut être la cause de l'interruption de la scolarité. Dans ce cas, la fécondité est associée à une scolarité plus courte. Cette situation accentue donc les écarts de comportement entre les femmes les plus diplômées et les femmes les moins diplômées.

Au Luxembourg, dans les générations 1942 à 1964, les femmes qui n'ont pas eu d'enfant ont quitté le système scolaire, en moyenne, 3 années après celles qui ont eu des enfants, soit à 20 ans contre 17 ans pour les mères. Par conséquent, elles ont décroché un diplôme supérieur à celui des femmes qui ont eu une descendance : 28% des femmes sans enfant ont un diplôme post-secondaire, contre 16% des femmes avec enfant(s).

2. Un parcours professionnel plus long et plus ambitieux

Les femmes sans enfant n'ont pas connu, de fait, d'interruption de carrière lors de l'arrivée des enfants. Par conséquent, elles ont eu une carrière professionnelle continue et plus longue. En 2006¹³, elles avaient déjà passé, en moyenne, 24 années sur le marché du travail contre seulement 14 années pour les mères. Au nombre d'années passées sur le marché du travail, s'ajoute généralement le rythme de l'activité professionnelle qui est plus intense chez les femmes infécondes. Malheureusement, nous manquons d'informations pour vérifier cette hypothèse.

Des liens entre promotion professionnelle et infécondité ont également été observés dans des travaux réalisés en France¹⁴. Ces travaux montrent que les femmes sans enfant connaissent plus de promotions que les mères. D'un côté, l'absence de descendance permet aux femmes de s'investir plus intensément dans leur travail ; de l'autre côté, les jeunes mères ou futures mères pourraient moins chercher à s'investir sur le plan professionnel ou être moins souvent promues à des postes plus qualifiés.

Au Luxembourg, les femmes sans enfant disposent dès le début de leur carrière, d'un bagage scolaire plus élevé que les femmes qui auront des enfants. De plus, elles passent, en moyenne, 10 années de plus sur le marché du travail. Donc logiquement, elles terminent plus souvent leur carrière par des postes à responsabilités : 47% terminent leur carrière en exerçant une profession de type « intermédiaire », « intellectuelle ou scientifique » ou sont « cadre supérieur/dirigeante » contre 32% des mères.

3. Les femmes sans enfant sont issues de plus petites fratries

Plusieurs travaux ont montré l'existence d'une corrélation positive entre le modèle de fécondité des parents et celui de leurs enfants (Mencarini et Tanturri, 2006 ; Robert-Bobée, 2006). Les femmes nullipares sont généralement issues de fratries plus petites que les femmes qui auront une descendance.

¹² Mencarini L., Tanturri M.L. (2006) « Familles nombreuses et couples sans enfant : les déterminants individuels des comportements reproductifs en Italie », *Population*, 2006/4, Paris : INED.

¹³ En 2006, la plupart des femmes nées entre 1942 et 1964 n'avait pas encore atteint l'âge de la retraite.

¹⁴ Robert-Bobée I. (2006) « Ne pas avoir eu d'enfant : plus fréquent pour les femmes les plus diplômées et les hommes les moins diplômés » dans « France, portrait social 2006 », Paris : INSEE.

Au Luxembourg aussi, les femmes qui n'ont pas d'enfant sont issues de fratries plus petites que les femmes qui en ont : en moyenne, les femmes sans enfant vivaient, quant elles avaient entre 12 et 16 ans, avec 2,1 frères ou sœurs tandis que les femmes qui ont une descendance vivaient avec 2,6 frères/soeurs.

4. La religion est moins présente dans leur vie

L'indifférence à l'égard de la religion semble plus souvent associée à l'infécondité et à la faible fécondité tandis que les femmes pratiquantes ont davantage tendance à avoir une famille nombreuse (Mencarini et Tanturri, 2006).

Au Luxembourg, cette corrélation entre la pratique religieuse et la fécondité est également observée. Les femmes n'ayant pas eu d'enfant sont moins souvent pratiquantes que les femmes qui ont eu des enfants : 72% des femmes sans enfant sont non-pratiquantes contre 59% des femmes avec enfant(s).

5. Les femmes sans enfant vivent moins souvent en couple

L'absence de vie conjugale apparaît comme un déterminant essentiel à l'arrivée d'un enfant (Mencarini et Tanturri, 2006 ; Robert-Bobée, 2006). Sans vie conjugale, la vie familiale est bien souvent compromise. Par contre, peu de couples mariés n'ont pas d'enfant. Par exemple, moins de 4% des couples français dont l'épouse est née entre 1930 et 1950, et qui n'avaient ni enfant, ni grossesse en cours au début de leur union, sont restés volontairement sans enfant et 4% ne sont pas parvenus à avoir d'enfant (ils auraient été 7% en l'absence d'adoption et de traitements médicaux et chirurgicaux)¹⁵.

Au Luxembourg aussi, les femmes sans descendance ont moins souvent vécu en couple que les femmes qui ont eu des enfants. Sur l'ensemble des femmes nées entre 1942 et 1964 qui sont restées sans enfant jusqu'au terme de leur vie féconde, 32% n'ont pas connu de vie de couple (tout au moins avant l'âge de 42 ans) et 16% ont connu au moins un épisode de vie en union libre mais ne se sont jamais mariées. En déduction, seulement 52% des femmes sans descendance se sont mariées au moins une fois avant d'atteindre leur 42^e anniversaire, ce qui est faible au regard du niveau de la nuptialité des femmes avec enfant(s) : 95% se sont mariées au moins une fois au cours de leur vie féconde.

Dans ces générations de femmes et surtout parmi les plus âgées, devenir mère sans être mariée était très mal admis dans la société. La survenue d'une grossesse

constituait, pour celles qui n'étaient pas encore mariées, une incitation à officialiser leur union. D'ailleurs, dans ces générations de femmes, 86% des naissances de rang 1 arrivaient dans le mariage¹⁶.

6. Une mise en couple plus tardive

Selon le niveau d'études et la profession, la mise en couple est plus ou moins précoce. Or, l'âge d'entrée en union a une influence sur la probabilité d'avoir été parent, en tout cas, en Italie et en France. Dans ces deux pays, les femmes ayant formé leur première union à un âge avancé sont moins souvent mères. Ce lien entre les deux caractéristiques est expliqué, d'une part, par une durée de vie en couple plus courte et une fécondabilité plus faible en raison de l'âge et, d'autre part, par un désir d'enfant(s) plus faible (Mencarini et Tanturri, 2006 ; Robert-Bobée, 2006).

Au Luxembourg également, le niveau d'infécondité des femmes varie en fonction de l'âge à la première union. La proportion de femmes infécondes est la plus faible parmi les femmes qui se sont mises en couple très jeunes : seulement 5% des femmes ayant débuté leur vie de couple avant 24 ans n'ont pas eu d'enfant contre 18% des femmes dont la première union a débuté plus tard. Plus la mise en couple est tardive, plus l'absence de descendance est importante : à partir de 27 ans, le taux d'infécondité passe à 22%, et à partir de 30 ans, à 30%.

7. Une vie conjugale interrompue

Tout comme l'absence de vie en couple, la durée de l'union, quel que soit le nombre de conjoints, est corrélée avec le statut de parent : les femmes sans descendance ont une vie conjugale plus courte que les mères : les premières ont passé 14 années de leur vie féconde avec un conjoint alors que les secondes ont passé 19 années. Il y a deux explications à cela : comme nous l'avons vu précédemment, les femmes sans enfant se sont mises plus tardivement en couple. De plus, elles ont plus souvent connu une séparation ou un divorce. En effet, sur l'ensemble des premiers mariages de femmes qui n'ont pas d'enfant, 38% ont été interrompu avant l'âge de 42 ans contre 18% des mariages de femmes qui ont eu des enfants. Est-ce directement lié à l'absence d'enfant ? Plusieurs travaux réalisés à l'étranger ont montré que les enfants avaient un effet stabilisateur sur le couple¹⁷.

¹⁵ Toulemon L. (1995) « Très peu de couples restent volontairement sans enfant », *Population*, 4-5/1995, Paris : INED.

¹⁶ A titre indicatif, la part des naissances hors-mariage est passée de 6,0% en 1980 à 30,2% en 2008 (Source : STATEC).

¹⁷ Skew A., Evans A., Gray E. (2009) « Repartnering in Australia and UK: the impact of children and relationship histories » dans « Actes du XXVI^e congrès international de la population », 27 Septembre-2 Octobre 2009, Marrakech et Rijken A., Liefbroer A. (2009) « Attitudes on divorce when young children are involved: explaining cross-national patterns » dans « Actes du XXVI^e congrès international de la population », 27 Septembre-2 Octobre 2009, Marrakech.

CONCLUSION ET DISCUSSION

On a souvent entendu parler du faible niveau de la fécondité des Luxembourgeoises mais moins souvent de l'importance de l'infécondité au Luxembourg.

L'infécondité définitive a beaucoup augmenté au cours des dernières décennies et ce, dans la plupart des pays européens. Aujourd'hui, l'infécondité présente un léger recul au Luxembourg mais elle continue d'augmenter dans d'autres pays européens où elle atteint parfois des niveaux nettement supérieurs à ceux observés au Luxembourg¹⁸. Ce léger recul se prolongera-t-il dans l'avenir ?

Parmi les femmes infécondes, il y a des femmes (et des couples) qui n'ont pas choisi cette situation : elles ont rencontré des problèmes d'infertilité, ou ne se sont jamais trouvées dans une situation favorable à l'arrivée d'un enfant. Mais n'y aurait-il pas également des femmes qui ont souhaité échapper aux contraintes sociétales passées, selon lesquelles les mères devaient être présentes auprès de leur(s) enfant(s) dès leur plus jeune âge, et donc, réduire ou quitter leur activité

professionnelle à l'arrivée du premier enfant. Quelle influence ces exigences sociales, fondées sur une répartition traditionnelle des rôles au sein du couple, ont-elles pu avoir sur les femmes qui envisageaient une carrière professionnelle ?

La question que l'on se pose aujourd'hui concerne l'avenir. Nous disposons aujourd'hui d'une connaissance médicale permettant de surmonter la plupart des formes d'infécondités biologiques. Un système de crèches et de garderies périscolaires s'organisent. La mise en place du congé parental pour les deux parents, s'il est utilisé par les pères, peut également constituer une mesure en faveur d'une reprise de la fécondité. Ces changements d'attitudes et ces mesures politiques permettront-elles aux femmes de mieux conjuguer carrière professionnelle et vie familiale ? Sauront-elles satisfaire les familles, déculpabiliser les mères et tourner la page sur un passé très traditionaliste en matière d'éducation des enfants ? Auront-elles un effet positif sur le niveau de la fécondité ?

¹⁸ En Allemagne, la proportion de femmes infécondes dans la génération 1965 est estimée à 26% (source : Breton D, Prioux F (2009) « Analyse de l'infécondité en France et en Allemagne : des lectures différentes d'un phénomène de plus en plus fréquent » dans « Actes du XXVI^e congrès international de la population », 27 Septembre-2 Octobre 2009, Marrakech.



ISSN: 2077-3048

CEPS
I N S T E A D

B.P. 48
L-4501 Differdange
Tél.: +352 58.58.55-801
www.ceps.lu